
Catherine Richard

Des collégiens heureux

Je m'appelle Maria, Leonid, Françoise, Anneke, Fernando, je suis Won-Hi, Zoran, Suzana, Pierre, Dominique, Olga, j'arrive de la gare, d'Avignon, de Paris, Buenos Aires, Barcelone, de Skopje, Bratislava, en bus, en voiture, avion, taxi, train, à pied, rarement à cheval, jamais en skate. Seule ou seul. Avec mon compagnon (il cuisine très bien). Ma sœur. Ma femme, qui parle français (elle). Je viens faire un séjour au Collège International des Traducteurs Littéraires d'Arles, Bouches-du-Rhône, France, et m'y voilà presque.

Je vérifie l'adresse. Mes bagages nombreux, volumineux m'arrachent les bras. Valises, sacs, cargaison en vue des semaines studieuses que j'ai prévues, des recherches que je viens entamer, des travaux que j'espère avancer, de cette parenthèse arlésienne qui a quand même un fumet suspect de vacances. Au vu de la brochure que j'ai reçue, je me suis imaginé un lieu idéal, havre et forteresse à la fois, un bastion d'érudition, recueillement garanti, où je vais pouvoir travailler comme jamais, carburer, phosphorer, me confire en traduction tout mon soûl sans que rien (ou presque ?) ne m'arrache à mon travail. Des mois que je m'y prépare, et enfin j'y suis.

Voyons les lieux : un cloître en Provence, au centre d'Arles, un jardin et, tout autour, de longs murs sable percés de fenêtres bleues. Le Collège occupe toute une aile. Premier étage : bibliothèque ; deuxième : salle commune, chambres, et même terrasse, m'a dit Christine Janssens au téléphone en me précisant le code d'accès au tout. Tiens d'ailleurs le code... dans quelle poche ? Où ça ? Bon sang/shit/kurva/merde, est-ce que je l'aurais... ah voilà.

Que j'entre par la rue Molière (cent kilos de porte en fer mais pas de herse) ou côté jardin par le cloître de cet ancien Hôtel-Dieu, je réprime un

frisson d'enthousiasme en propulsant tant bien que mal mon chargement au pied de l'escalier. Oumfr. Plus que deux étages.

C'est donc apoplectique et fumant que je m'avance dans la salle commune. Personne, pas un bruit sous les (énormes) poutres, un flot de soleil par la porte de la terrasse. Ou au contraire un attroupement féroce devant le match de rugby. Une foule autour d'un banquet du soir. Un conciliabule matinal au-dessus d'une carte d'état-major. Un unique chuchoteur face au téléphone. Ou une jeune femme en tablier, un aspirateur à la main. De toute façon : les *autres*. Je risque un : « ... BJR ?!... »*

Aussitôt, je suis submergé. On m'attendait, on m'accueille, je vais bien/j'ai fait bon voyage ?, on m'entoure on me soutient, me salue, m'abreuve, on me décharge, me relève, me ranime, me serre la main, on m'offre du café, un thé, un verre de rosé, un breuvage non revendiqué ou quelques pâtes, une olive, du pain, un machin mou. Et me voilà tiré, porté, hissé, escorté, roulé, poussé jusqu'à ma chambre (au passage : là c'est la buanderie, balai, plombs qui pètent ; de ce côté les frigos, les fours, les placards et terrasse-fêtes-tango-bronzettes), long couloir, nous y voilà : ta chambre ! À tout de suite... (– MERCI –) PLONK [*bagages*]

La porte se referme derrière moi. Groggy. J'entame la visite de mes quartiers d'un pied précautionneux. Je fais le tour : bureau, placard, étagères, salle de bains, chambre en mezzanine. La cellule est plus que confortable, je me tords le cou par la fenêtre : jardin de ci, jardin de là, les cloches de St Trophime, je vais me plaire ici, je vais m'y plaire, j'ai déjà/encore/presque envie de *traduire* !

Illico je file et dévale un étage jusqu'à la bibliothèque. Nouveau choc : hagard et exorbité, je ravale ma lippe. Une immensité de cathédrale, mille et une poutres au-dessus d'une forêt de livres, un calme de village, à peine quelques piailllements d'oiseaux dans les arbres du cloître et des frénésies de claviers là-bas, tout au fond, où je m'aventure d'une semelle étouffée de pied tendre, soucieux de ne troubler ni concentration, ni somnolence. À moins que ce soit jour de marché, alors je m'entrave dans quelque panier de fougasse-olives-salaisons-verdure et déboule parmi mes frères en traductologie sur une déferlante de tellines. À l'ail.

Retraite zigzagante entre les rayonnages, du « Théâtre contemporain » au « Fonds Smirnoff », en direction du secrétariat. J'esquive un pensif devant les Pléiade. À l'angle de la « Poésie irlandaise », je refais mon nœud de cravate, aplatis un épi, contourne la « Psychanalyse » et chasse la dernière telline d'une chiquenaude en préparant mes salutations distinguées.

(*) «Bonjour» (ndr)

Que je remballe aussitôt, car voilà qu'on m'assied sans cérémonie, on me tutoie, Christine la secrétaire me connaît depuis mon dossier de demande, Caroline la bibliothécaire se présente, on entame la conversation et coup de vent, le directeur arrive, revient ou sort, descend de son bureau, part, s'assied, repose le téléphone. Je me lève : « monsieur le directeur ». Il tend la main, rectifie : « Bleton, Claude Bleton ». Enchaîne : « Tiens au fait, ce soir une de nos traductrices organise une lecture de sonnets cryptobabouvistes traduits en auvergnat moderne. Ça se passe là-haut, chez les traducteurs. Tu seras des nôtres ? On en profitera pour grignoter un morceau ».

Très vite, j'apprends que ces soirées-là sont celles où tout se passe, se tisse et se noue, se pousse, se tasse et se nie, stop. Qu'il s'y fête un départ, des retours, quelque anniversaire, une publication, la conférence des poètes libanais, le beaujolais nouveau ou la Féria du riz, on discute sous les poutres, on découvre des langues inouïes, des plats inimaginés, des liquides irréparables, on rit, on chante, on mélange cultures, lectures, mythologies, recettes, on brasse humours, éruditions, accents, goûts, syntaxes, idiomes, on distille on pèse on filtre on raffine, la salle commune est un grand alambic multiglotte. Selon le jour, j'y plonge tête première ou bien je trempe un sucre, goûte, clappe ma langue maternelle et m'en retourne dans ma chambre, à la bibliothèque, à mon ordinateur, ou finir le tournoi de ping-pong entamé avec la jeune Coréenne classée mondial et le mari letton non-francophone. Libre à moi.

De jour en jour, je m'installe plus confortablement dans cette vie de scribe. Un nouvel arrivant et me voilà « d'ici ». De petits déjeuners en recherches nocturnes dans les rayonnages de la bibliothèque, j'en viens à adopter une sorte de quotidien au sein de ce clan de poètes cuisiniers. Mes journées s'organisent ou se désarticulent autour de la traduction, se laissent ébouriffer par l'imprévu des autres, la météo ou mon caprice.

Je suis venu traduire Colette en grec, Montaigne en macédonien, Beckett en slovaque, Hugo en thaï, Simone de Beauvoir en slovène, Bové en allemand, et en néerlandais, Baulenas, Selby, Nehru, Valdes, Trollope en français, Giono en large et en travers. Je suis grand, petit, homme, femme, universitaire, salarié, traducteur à plein temps, fumeur, sportif, sociable ou mélancolique, je traduis en bibliothèque pour savourer le lieu, pour profiter de l'ordinateur, de la présence des autres, pour questionner les francophones. Ou je m'installe au salon. À moins que je travaille dans ma chambre, tout seul, parce que je fume/bois/crache par la fenêtre, que je suis d'un tempérament solitaire, parce que je relis à haute voix. Du matin au soir. Jamais l'après-midi. Toute la nuit. Dès 8 heures du matin je suis à la bibliothèque, assis devant le PC que le collègue met à ma disposition, installé

devant la fenêtre grande ouverte ou pelotonné derrière les dictionnaires d'anglais, je campe devant le poste Internet pour peaufiner mes recherches, prendre des nouvelles de mes filles, écrire à mon éditeur, je m'assieds à ma table, j'allume l'écran, ouvre le roman que je traduis, bâille. Et je décolle : lis, soupire, marmonne, carbure, phosphore autant que prévu et traduis, hors du temps, à des kilomètres de ma chaise, mes doigts voltigent et les pages filent, les heures tombent. Ou les minutes, c'est selon.

L'atterrissage, c'est quand je suis cuit. Grand temps de sortir. Il fait beau, jour, froid, gris, nuit, je monte m'affaler sur la terrasse, je pars au marché, je file à la médiathèque du rez-de-chaussée, je retourne à la librairie Forum, je débauche ma voisine d'ordinateur pour aller boire un café au Malarte, une bière au pub irlandais, je m'en vais faire la queue à la Poste, un saut chez Actes Sud, un détour par la calade crotteuse sous l'église de la Major, je traîne sur les bords du Rhône et rentre par la Roquette, je m'égare à Trinquetaille, je pousserais bien jusqu'au hammam, j'évite le Café Van Gogh (place Buffalo Bill), je bave devant la vitrine de la pâtisserie Boitel, du bouquiniste rue Gambetta, de Souleïado, le choix des huiles Jamard (on goûte à la cuillère), la façade du Museo Arlaten, le marché d'un bout à l'autre. Surtout je regarde *toujours* où je marche. Tête farcie, pieds en compote, les yeux comme des soucoupes, je rentre au collège, ratatouille de moi-même. Quoi, ce soir, un concert gratuit dans l'amphithéâtre ? Attendez-moi, j'arrive... Misère, je n'ai que dix jours, trois mois, six semaines, comment faire le tour de la ville, de la région, de la cour, le ménage de ma chambre, le toilettage de mon texte ? Comment retourner aux Baux ? Combien de kilomètres déjà, de pages par jour, de jours encore ? Quand dormir ? Quelles olives ? Pourquoi repartir et où ?

Le mistral me rend fou, la tapenade devient un vice, je m'initie à la tauromachie, je plante l'ordinateur, un pied de pistou. Je n'ignore plus rien du côtes-du-Rhône. Je n'ai jamais aussi bien/vite/peu/prou traduit. Je peaufine mon argot, je m'essaie au provençal. Mon carnet d'adresses boursofle. J'ai rencontré, échangé, goûté, côtoyé. Appris des autres, de moi, des tas de choses et dans toutes sortes de domaines. Appris qu'il existait d'autres lieux comme celui-là où traduire (etc.). Appris que je n'étais pas voué à la solitude de mon bureau, que je faisais partie d'une véritable corporation, nombreuse, variée, passionnante et passionnée, que traduire se pratiquait/transmettait/débatvait/perfectionnait, bref se vivait, et que je n'en finirais jamais d'apprendre.

Je repars, puisqu'il le faut. Jamais comme je suis venu. En taxi, train, bus, avion, voiture. Parfois éploré, plus souvent requinqué. En général j'ai ri et maigri, dans tous les cas TRADUIT. À bras raccourcis. Mon bagage a triplé...